

SORÈZE

POÈME

PRÉSENTÉ AU CONCOURS;

Par M. GEORGES BIDACHE, à Toulouse.

Doctes muses, chantons
les louanges de Sorèze. ..

(Traduction d'une vieille inscription latine)

I.

Aux flancs de la montagne, avec des bergeries,
Sont taillis et forêts émaillés de prairies
Où court le gazouillis argentin des ruisseaux,
Où le sommeil repose en des grottes prochaines...
Le cristal coule avec l'eau pure des fontaines
Et des bosquets ombreux tendent leurs frais arceaux.

Sous un velum d'azur drapant de bleu la plaine,
Au pied des monts amis dont elle est suzeraine,
Sorèze dort au seuil des vertes frondaisons,
Etalant au soleil, près de ses maisons blanches,
Des jardins où les verts et clairs rameaux des branches
Laissent s'épanouir les fleurs en floraisons.

O baiser radieux du soleil, tu l'éveilles
Aux ruissellements d'or des aurores vermeilles,
Eclaboussant les toits de brique des maisons ;
Et tandis que sur eux plaquent tes teintes roses,
Un faible autan souffle et cache, effeuillant les roses,
Les pleurs dont la rosée emperle les gazon.

Dessus les murs anciens bâtis de vieille pierre
Que le Temps couronna pour ses lauriers de lierre,
La cloche tinte en l'abbaye et jette au vent
L'appel antique des moines pour la prière ;
Et c'est toujours dans les couloirs du monastère
Le même défilé silencieux et lent.

La cloche sainte vibre en claires sonneries,
Bénissant les moissons des campagnes fleuries,
Se mêlant aux chansons joyeuses des oiseaux.
Et ce sont dans les champs belles crinières blondes
Que le soc fit germer des entailles profondes,
Et, dans les prés, troupeaux paissant au bord des eaux.

Aux treilles des vergers fleurit la vigne blanche,
Le chasselas doré tend sa grappe qui penche,
Et passent en riant parmi les fruits vermeils
De jeunes gars dressant l'espalier qui protège,
Et des nymphes qui sont plus blanches que la neige
Et portent dans leurs yeux des éclats de soleils.

Le flot lent et berceur de deux ruisseaux la baise ;
L'un d'eux, le Sor, d'où vient le doux nom de Sorèze,
Et l'autre qui jadis, dit-on, roula de l'or,
Fait sonner aux échos de ses rives rêveuses,
Parmi les rires clairs, les battoirs des laveuses
Dont les bras blancs veulent saisir de l'or encor.

Aux alentours où les nymphes s'en sont allées
Dormir en la fraîcheur des mousses des vallées,
Les gars rustiques vont voir fleurir la beauté,
Réveillant les échos par leurs strophes sonores,
Chantant les yeux où luit la douceur des aurores
Et le ciel calme et bleu d'un éternel été.

II.

O Sorèze, divin Sorèze
Où l'ouragan mourant s'apaise,

Que bercent de câlins zéphyrs,
Où la très belle et blanche Muse
Avec les Amours blonds s'amuse
A nos harmonieux soupirs,

Tes landes sont toujours fleuries
Et toujours vertes tes prairies ;
Restant, en les froides saisons,
Du Printemps la belle épousée,
Tu souris, perle de rosée,
Sertie en l'écrin des gazons.

Tes moutons broutant les broussailles
Errent au son de leurs sonnailles
Dans la montagne, en s'arrêtant
Parmi la menthe et les fougères,
Sous la houlette des bergères
Qui filent leur laine en chantant.

Par les chemins bordés de haies,
Cucillant les mûres et les baies,
Tess vierges vont, aux pas très lents ;
Et les frêles bourgeons des branches
Jalousent leurs figures blanches,
Blanches sous les platanes blancs.

Vers le ciel comme des cantiques
Montent tes louanges rustiques,
Et pour la beauté des moissons,
En ton terroir vibrant de sève,
De chaque long sillon s'élève
Le bruit sonore des chansons!

III.

Ton terroir a gardé des âges héroïques
Les mœurs simples, et fait songer par son repos
A la sérénité de ces villes antiques
Qui vivaient des produits de leurs riches troupeaux.

Tandis que vont, tournant sur de vieux airs rustiques,
Les rondes des bergers que rythment les pipeaux,
Je crois voir refleurir les grands jeux olympiques
Et la vigueur des athlètes couverts de peaux.

O Sorèze, animé par la danse et la lutte,
Aimé des chevriers et des joueurs de flûte,
J'écoute les beaux chants de leurs cœurs envolés...

Cependant que leur viole harmonieuse sonne,
Les Muses au front pur que le dieu Pan couronne
Rappellent la splendeur des siècles écoulés !

Sur ton beau sein fleuri qui berça ma jeunesse,
Dont le lait maternel m'a nourri tout enfant,
Que j'accorde ma lyre et qu'un chant triomphant
Célèbre ta superbe et féconde richesse.

O toi qui de l'Amour me procura l'ivresse,
O Sorèze, berceau des dieux, au voile blanc
D'amoureusee inviolée, en tes bras me couchant,
Plus tard j'irai chercher la dernière caresse.

C'est là-bas que je veux, au pied des monts amis,
Aller poser ma tête lasse, car tu mis
Sur mon front ton baiser de mère qui console,

Et la fraîcheur odorante de tes halliers,
O village aux vieux murs vêtus de verts lauriers
Et que le soleil d'or cercle d'une auréole !
